

MAÎTRE COURTOIS.

CHAPITRE. I.

Je me trouvais un jour dans une étude de notaire, causant d'affaires avec un clerc de mes amis, lorsque, de la croisée je vis une magnifique voiture s'arrêter avec grand bruit devant la porte de la maison. Le cocher contenait avec peine deux chevaux de la plus rare beauté, qui piaffaient et frémissaient sous le mord blanchi d'écume; un valet de pied, vêtu d'une riche et élégante livrée, ouvrait la portière, et je vis sortir de la voiture un jeune homme d'environ vingt-huit ans qui entra bientôt dans l'étude. Il s'avança lestement vers le maître-clerc, qui était mon ami, et, d'un ton qui annonçait plus de rondeur et de vivacité que de distinction :

—Eh bien! mon cher maître, dit-il, où en sommes-nous? notre oie est-elle enfin plumée? Palsambleu! depuis que la bête est morte, elle a eu le temps de se faisander. Bien nous a pris de lui arracher d'avance quelques plumes.

En parlant ainsi, le jeune homme jeta un regard de complaisance sur toute sa personne, assez semblable, il est vrai, à un resplendissant étalage de bijoutier: il était comme enchâssé dans l'or et le diamant.

—Monsieur, répondit le maître-clerc, la liquidation est terminée, et le produit, déduction faite de tous les frais, s'élève à la somme de dix-huit cent quatre-vingt-dix mille francs: en ce non compris les sommes qui vous ont été avancées. Et ce capital, dont une partie a été très avantageusement placée par M. votre oncle, vous assure un revenu d'au moins cent vingt mille francs.

—Bravo! bravo! Ce cher oncle a vraiment bien fait les choses; et je lui pardonne de ne m'avoir jamais donné une épingle de son vivant; je vois bien que je n'ai rien perdu pour attendre... Dix-huit cent quatre-vingt-dix mille francs sans les frais ni les prélèvements, c'est un joli denier. Combien y a-t-il de frais?

—Environ cent mille francs de droit de mutation; vingt-cinq mille francs de faux frais; et vingt-cinq mille francs d'honoraires à divers: en tout, cent cinquante mille francs!

—Peste! voilà encore un joli total!

—Oh! Monsieur, nous vous avons traité en conscience!

—Je suis loin de me plaindre, mon cher maître; ne faut-il pas que tout le monde vive? C'est dommage, seulement, que tout le monde ne puisse pas être notaire: tout le monde vivrait bien. Ah! ça, Messieurs, ce n'est pas tout: je prétends que toute l'étude boive à la mémoire du défunt, et voilà un billet de cinq cents francs que je vous prie d'employer en un repas de corps à cette intention. Au revoir, Messieurs!

Le maître-clerc reconduisit cérémonieusement ce client trop aimable, au milieu des acclamations de toute l'étude, et vint ensuite se rasseoir auprès de moi.

—Qu'est-ce que ce richard? dis-je à mon ami.

—C'est un jeune homme qui, il y a deux ans, n'avait rien, et végétait dans le commerce; aujourd'hui il roule carrosse et fait grand tapage. Il a hérité d'un sien oncle, espèce d'Harpagon qui avait une fortune considérable, et a fini par mourir, sans pouvoir, à son grand regret, emporter le moindre de ses écus. Avec une joie non moins grande, le pauvre diable de neveu a recueilli la succession et il la mène grand train. Tout cela est dans l'ordinaire, et forme seulement une assez réjouissante compensation. Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est la vie et la mort de cet oncle millionnaire. J'es-time qu'on en pourrait écrire l'histoire, et je t'en ferai juge si tu veux.

—Volontiers; j'écoute.

—Quand j'appelle notre homme une espèce d'Harpagon, je dis mal, car, à le bien prendre, l'avarice n'était pas précisément son fait; il était surtout égoïste et intéressé; c'est ce que le récit fera mieux comprendre. On voyait, il a environ vingt ans, dans le bas de la rue Montmartre, une boutique vaste et sombre, où étaient amoncelés, une foule de meubles de tous genres. L'antique et le moderne y gisaient pêle-mêle; le vieux y rivalisait avec le neuf; et les plus riches ameublements s'y trouvaient à côté des plus modestes et des plus chétifs effets mobiliers. Le maître du lieu exploitait à la fois tous les rangs de la société. Et il ne fut pas trop s'en étonner; car la boutique de maître Courtois offrait d'incomparables occasions de bons marchés; et il y a, même parmi les riches et les seigneurs, une foule de gens ravis de briller à bon compte. Maître Courtois était alors un homme de cinquante à cinquante-deux ans: grand, robuste, alerte, en un mot, vigoureusement organisé. Son regard fixe et pénétrant annonçait un esprit aussi fertile en expédients que hardi à l'exécution. Son langage, tantôt familier et grivois, tantôt saupoudré de haut style, selon le rang de l'interlocuteur, était toujours animé par un sourire malin qui révélait à l'observateur la

véritable pensée du maître. Ce marchand avait bien vingt-cinq mille livres de rente, et pensait se retirer des affaires; mais il ne devait réaliser ce dessein que beaucoup plus tard; car son commerce étant dans son plus beau feu, il ne pouvait se résoudre à en abandonner les profits. Et quand sa femme lui parlait de repos:

—Petite, encore cette année, disait-il en ricanant, et je te gagne la plus jolie maison de campagne qui se puisse voir.

L'année s'écoulait, et les doléances matrimoniales recommençant: —Que diable! disait-il sur un autre ton, ne me romps pas la tête: j'ai peut-être quarante mille francs devant moi cette année, irai-je en faire cadeau au roi de Prusse? Un peu de patience, et je te promets que l'an prochain, à pareil jour, tu vivras de tes rentes.

Il est à croire que le digne homme fût mort dans sa boutique si le courant des affaires ne lui eût montré une autre perspective de lucre à laquelle il ne pouvait pleinement atteindre que dans les loisirs de la vie de rentier. Il songea dès lors sérieusement à se donner un successeur. Vingt candidats se présentèrent pour un, et maître Courtois démêla facilement, entre tous, celui qui offrait le parti le plus solide et le plus avantageux: Cependant il demeura plusieurs jours encore rêveur et indécis: un rude combat se livrait en son cœur entre deux intérêts opposés. En voici la cause, qui nous amène forcément à quelques détails sur le passé: Avant d'être le chef d'une aussi bonne maison, maître Courtois, fils d'un pauvre ouvrier, avait été simple ouvrier lui-même. Ses habitudes d'ordre et d'économie lui avaient permis d'amasser quelques ressources; il travailla en chambre pour son compte, et bientôt ouvrit boutique. Économe, vigilant, rusé, il ne tarda pas à jouir de quelque aisance et à entrevoir l'aurore d'une belle fortune. Il y avait cinq à six ans qu'il était établi, lorsqu'il se maria avantageusement, et eut, en cinq ou six années, deux filles et un garçon. Ce surcroît de charge ne fit qu'augmenter son ardeur pour le commerce et son amour pour la plus sobre économie. Il faut remarquer d'ailleurs, en passant, que malgré ses prospérités toujours croissantes, maître Courtois n'avait presque rien changé à ses habitudes d'ouvrier: il vivait de rien et ne s'en portait pas plus mal. Bien entendu, toute la maison marchait sur ce pied. Mme. Courtois avait d'abord essayé quelque résistance, mais inutilement: la volonté de fer de son mari n'admettait pas de transaction.

—Ce que je fais, tout le monde le peut faire, disait-il, et tout le monde le fera. N'est-ce pas aussi pour votre bien?

Malgré quelques murmures, ce dernier argument persuadait assez facilement Mme. Courtois. —C'est en effet pour notre bien, se répétait-elle, en voyant les gros bénéfices remplir la caisse et le secrétaire.

Les opérations de maître Courtois consistaient surtout en courses lointaines dans un rayon de quinze à vingt lieues autour de Paris: à l'affût de toutes les ventes publiques, il s'y rendait pour y profiter naturellement de toutes les bonnes occasions qu'un homme de sa trempe savait si bien exploiter. Mais ces absences nuisaient un peu à son commerce de détail, et quoique sa femme fût une vigilante gardienne du magasin, elle ne pouvait courir la ville comme l'eût fait un homme; et la vente en souffrait. Maître Courtois se résolut à prendre un commis: résolution pour lui difficile à réaliser; il en essaya une demi douzaine en quinze jours sans pouvoir s'arrêter à aucun: l'un était voleur, l'autre paresseux; celui-ci trop rusé, celui-là trop naïf; avec tous c'était un véritable enfer. Enfin, un ami du père Courtois, ou plutôt une connaissance, lui adressa un jeune homme de dix-huit ans, auquel, pour sa taille et sa force, on en eût donné vingt-cinq; il venait de Bretagne.

—Ah! ah! c'est vous, mon brave, fit maître Courtois après avoir lu la lettre de recommandation, c'est vous qui voulez être mon commis? On vous dit capable: à la bonne heure! nous verrons bien! Et que demandez-vous?

—De quoi vivre, Monsieur.

—C'est juste! Est-ce tout?

—Et quatre heures le dimanche pour aller aux offices.

—Bah! fit maître Courtois avec un saubresaut, vous allez aux sacrifices?

—Oui, Monsieur.

—Eh! que diable un gaillard comme vous va-t-il faire là-dedans?

—Prier Dieu pour ma mère qui est au pays, et pour moi qui suis loin d'elle.

—C'est différent... c'est différent, répétait maître Courtois, en aspirant une forte prise qui lui devait donner la clé de ce mystère. Eh bien! mon brave, ajouta-t-il, nous pourrions nous arranger. Seulement, au lieu de quatre heures pour aller aux offices, qui se font au beau milieu du jour, vous aurez six heures le soir pour courir les bas-